



Pascal Sévérac

Qui est ce Vygotski, encore mal connu par les philosophes en Europe, et en France tout particulièrement ? Né en 1896 à Orcha (aujourd'hui en Biélorussie,) il meurt en 1934 – de tuberculose, comme Spinoza. Étudiant, il pâtit du numerus clausus imposé aux juifs dans les universités : intéressé par la philosophie et la littérature (lycéen, il rédige un essai sur *Hamlet*, pièce qui le fascinera toute sa vie), il fait d'abord des études de droit et de médecine. Mais après la révolution de 1917, qui abolit les discriminations antisémites, il peut se former en psychologie, et en 1924, il est repéré lors du 2^{ème} Congrès panrusse de psycho-neurologie dont l'enjeu est la réorientation de la psychologie vers le matérialisme d'inspiration marxiste : Kornilov, le nouveau directeur de l'Institut de psychologie de l'université de Mocou, l'invite à le rejoindre. Débute alors, à partir du milieu des années 20, une décennie de travaux qui culmine sur *Pensée et langage*, son ouvrage le plus célèbre, et dont il a rédigé le dernier chapitre à l'hôpital, avant de mourir. En 1936, son œuvre est mise à l'index par le régime stalinien, et ce n'est que vingt ans plus tard qu'elle est redécouverte en Russie, puis diffusée aux Etats-Unis et en Europe. Vygotski est alors reconnu comme le père de la « psychologie historico-culturelle » (la formule n'est pas de lui), son plus grand héritier aux Etats-Unis étant le psychologue Jérôme Bruner (1915-2016). En France, *Pensée et langage* n'est traduite qu'au milieu des années 80, et dans les années 90, Vygotski devient une référence en psychologie comme dans les sciences de l'éducation – bien que ses textes demeurent encore insuffisamment étudiés.

Conscience et *pereživanie*

« La conscience est l'expérience vécue d'expériences vécues [Сознание есть переживание переживаний : *Soznaniye yest pereživaniye pereživaniy*] ». Que signifie au juste que la conscience s'identifie à une *pereživanie* « au carré », une *pereživanie* qui a pour objet d'autres *pereživaniya* ?

Pereživanie, dont Vygotski montre qu'il est à la fois l'unité d'ensemble (единство: *yedinstvo*) de la personnalité et du milieu social, et l'unité de base (единица : *yedinitsa*) de la conscience entendue, selon l'expression frappante de 1924, « comme contact social avec soi-même »¹.

¹ « La conscience comme problème de la psychologie du comportement », p. 9 : « la conscience est en quelque sorte un contact social avec soi-même ».



Un texte de Vygotski permet de jeter une lumière précieuse sur cette nouvelle unité de base de l'analyse de la conscience : il s'agit d'un de ses cours dispensés à Leningrad et à Moscou pour de futurs enseignants et de futurs « pédologues » – Vygotski ayant l'ambition de contribuer à l'élaboration d'une nouvelle science, la pédologie, ou science du développement de l'enfant. Ce cours a été traduit sous le titre « Le problème du milieu en pédologie »² ; et sa thèse est que, pour saisir le rôle du milieu social dans le développement psychologique d'un enfant, il ne faut pas considérer cet environnement seul, comme une cause absolue, dont l'enfant serait le pur effet ; mais il faut être attentif à la relation qui se noue entre le milieu et l'enfant. La cause qui détermine le développement de l'enfant n'est pas l'environnement en tant que tel, mais la manière dont l'environnement est éprouvé par l'enfant : l'enfant n'est pas l'effet inerte, ponctuel, de la détermination environnementale ; il prend part, à partir de la détermination du milieu sur lui, à la causalité même de son propre développement. Le développement de l'enfant est donc déterminé par la manière dont le milieu social modifie l'activité même de l'enfant, et cela en fonction de son âge, et de son aptitude à comprendre ce qui lui arrive : idée ici d'une auto-hétéro-détermination – c'est-à-dire d'un auto-mouvement enveloppant et modifiant une détermination sociale externe – par laquelle se caractérise l'anthropologie spinozo-vygotskienne.

Pour montrer *in concreto* cette causalité réciproque du développement et de l'environnement (ou causalité récursive, dans la mesure où l'individu par son auto-mouvement fait quelque chose en retour de la détermination externe qui s'exerce sur lui), Vygotski prend l'exemple de trois enfants amenés dans son institut : ces trois enfants ont vécu dans un environnement traumatisant similaire, auprès d'une même mère dépressive, alcoolique, se comportant de façon extrêmement violente avec eux (il est précisé qu'elle avait l'habitude de les jeter à terre pour les battre, et qu'elle a même tenté d'en faire passer un par la fenêtre). Or, chacun des trois enfants, face pourtant à des circonstances proches, se comporte de manière très différente : le plus jeune, développant des symptômes névrotiques de défense, est submergé par l'horreur de la situation, il est atteint d'attaques de panique, d'énurésie et de troubles du langage ; le deuxième quant à lui est plongé dans une ambivalence affective intense à l'égard de sa mère : il la hait au plus haut point, et lui est tout aussi fortement attaché ; le troisième enfant, enfin, l'aîné de 10-11 ans, a un comportement tout à fait inattendu : bien que plutôt limité d'un point de vue intellectuel, il a manifestement compris la situation, et joue un rôle protecteur dans la famille, à l'égard de ses frères comme de sa mère.

Or Vygotski se pose la question suivante : comment expliquer que le même milieu puisse exercer sur chacun des enfants une influence aussi différente ? Et sa réponse est en apparence peu

² *La science du développement de l'enfant*, p. 111-130.



éclairante, voire simplement tautologique : c'est parce que chaque enfant a une attitude différente à l'égard de la situation. Certes, objectera-t-on, mais justement, pourquoi chaque enfant a-t-il un comportement différent ? Vygotski insiste pourtant : parce que chaque enfant a expérimenté la situation de façon différente – « переживать (*pereživat*) » dit le russe. C'est donc la *pereživanie* différente de chaque enfant face pourtant à un environnement semblable qui explique la singularité respective de leur comportement.

La *pereživanie* n'a pas seulement une dimension émotionnelle, mais aussi cognitive ; elle enveloppe certes une façon de sentir ou de ressentir le milieu, mais aussi de se le représenter, et d'en avoir conscience. La *pereživanie* désigne exactement, comme le dit Vygotski à plusieurs reprises dans « Le problème du milieu en pédologie », le « prisme », propre à chaque enfant, dans lequel se réfracte le milieu social auquel cet enfant est lié³. Pour user d'une notion spinoziste, nous dirions que la *pereživanie* désigne la « modification » qu'opère en l'enfant le milieu, et dont l'explication dépend certes des facteurs constitutifs de ce milieu, mais aussi de l'être même de l'enfant.

Reformulons ici ce qui se joue dans la relation entre le milieu et l'enfant : en termes spinozistes, la détermination environnementale peut se comprendre comme une modification de la puissance de vie de l'enfant, modification qui exprime à la fois la puissance causale du milieu et la puissance causale de l'enfant lui-même : tout comme la puissance de l'enfant dépend de la détermination qu'exerce sur lui l'environnement, cette puissance du milieu dépend de la détermination propre à l'enfant, de sa propre puissance déterminante ; la causalité est donc réciproque, puisque la causalité de la cause environnementale dépend dans une certaine mesure de la causalité de l'effet (c'est-à-dire de l'enfant) ; l'influence du milieu, au sens de la causalité extérieure, ne produit en l'enfant un effet (une *pereživanie*) qu'en tant qu'elle agit avec ou contre – mais quoi qu'il en soit en tant qu'elle est modifiée par – la force de vie propre à l'enfant. En somme, la *modification* qu'est la *pereživanie* n'est pas seulement une modification en l'enfant produite par l'environnement, mais une modification de la causalité environnementale par l'activité même de l'enfant.

Or, si la *pereživanie* est la manière dont les « éléments » du milieu se modifient dans l'individualité psycho-physique de l'enfant, si la *pereživanie* est cette modification cognitivo-émotionnelle de l'enfant par laquelle la puissance des causes extérieures s'expriment dans et par la puissance de l'enfant, alors on peut dire que cette *pereživanie* est la manière dont « la nécessité est faite vertu » – vertu parfois bien limitée, bien impuissante, dans le cas du plus jeune des enfants, ou vertu beaucoup plus efficiente, plus puissante, dans le cas de l'ainé. Et surtout, si la *pereživanie* est cette modification cognitive et émotionnelle par laquelle la puissance du milieu s'exprime dans l'individu,

³ « Le problème du milieu en pédologie », p. 115.



ou imprime une direction à la puissance même de cet individu, alors la *pereživanie* correspond très exactement à ce que pense Spinoza sous la catégorie d'*affectus*. La *pereživanie* pourrait même être comprise comme « l'affect » au sens spinoziste.

L'affect selon Spinoza est bel et bien une modification de la puissance d'agir d'un individu qui se comprend à la fois par la causalité d'une chose extérieure (le milieu de l'enfant) et par la causalité même de celui qui est affecté par cette extériorité (ici l'enfant).

N.B. : La définition que nous donnons ici correspond, précisément, à celle de l'affect qui est une passion, c'est-à-dire au type d'affect le plus ordinairement éprouvé par les hommes (« Par affect, j'entends les affections du corps [...], et en même temps les idées de ces affections. *Si donc nous pouvons être cause adéquate d'une de ces affections, alors par affect j'entends une action ; autrement c'est une passion* », *Éthique* III, définition 3). Mais même dans le cas de l'affect qui est une action, l'extériorité continue à être déterminante : être cause adéquate ou totale ne signifie pas être cause non causée, mais être cause à travers les propriétés communes, c'est-à-dire la communauté causale, propres à soi et à son milieu.

L'affect est par conséquent une variation de puissance psycho-physique produite par une rencontre avec une causalité extérieure. Comme la *pereživanie* vygotskienne, l'affect est donc bien un « prisme » ou un « mode » (une modification) à travers lequel l'extériorité s'exprime dans et par l'intériorité du sujet affecté ; il est, comme elle, l'expérience d'une variation de puissance – cette idée de « passage [*transitio*] » étant impliquée dans le terme de *pereživanie* : En russe le terme évoque en effet une « discontinuité », un « passage » (*pere*), où un sujet est affecté par un événement *extérieur*. Nous retrouvons effectivement le préfixe *pere* dans les termes *переход* (*perehod*, signifiant « transition », « passage »), *пересечение* (*peresecheniye* : « traversée »), *перелет* (*perelet* : « vol d'avion »). Idée de « passage » donc enveloppée dans celle de *pereživanie*, comme elle est impliquée dans une autre idée réputée de Vygotski, celle de « zone prochaine de développement ».

Comme la *pereživanie*, l'affect spinoziste n'est pas seulement une expérience émotionnelle, mais un phénomène psycho-physique total (un phénomène « psychologique » selon le mot de Vygotski), qui enveloppe une dimension cognitive. L'affect est idée (comprise comme modalité de la puissance du psychisme), et même idée d'objet, représentation d'une chose saisie comme cause de l'affect : « il n'y a pas de modes de penser, affirme *Éthique* II, axiome 3, comme l'amour, le désir, ou toute autre manière qu'on désigne sous le nom d'affect de l'âme, s'il n'y a pas dans le même individu idée d'une chose aimée, désirée etc. Mais il peut y avoir une idée sans qu'il n'y ait aucune autre manière de penser ». L'affect est donc bel et bien autant une expérience cognitive, qui implique d'autres fonctions psychiques comme la mémoire, l'imagination, l'attention... qu'une expérience émotionnelle.



Spinoza va même plus loin : l'affect est par excellence ce qui juge, ce qui évalue. Sa puissance cognitive s'exprime en effet dans le fait que l'affect, en tant que conscience d'objet, est un jugement de valeur – par la tristesse, la chose est posée comme mauvaise, par la joie, comme bonne. Il s'agit d'ailleurs là d'une idée forte du spinozisme : ce n'est pas le jugement de valeur en tant que tel qui meut le désir, c'est le désir qui affirme un jugement de valeur.

Voir *Éthique* IV, proposition 8 : « La connaissance du bien et du mal n'est rien d'autre que l'affect de joie ou de tristesse, en tant que nous en sommes conscients ». Et sur la grande idée que c'est l'affect qui produit les jugements de valeur, voir *Éthique* III, 9, scolie : « quand nous nous efforçons à une chose, quand nous la voulons, l'avons en appétit, ou la désirons, ce n'est jamais parce que nous jugeons qu'elle est bonne ; mais au contraire, si nous jugeons qu'une chose est bonne, c'est précisément parce que nous nous y efforçons, la voulons, l'avons en appétit ou la désirons » ; voir aussi *Éthique* III, 39, scolie : « Par bien j'entends ici tout genre de joie, et de plus tout ce qui y conduit, et surtout ce qui donne satisfaction à l'attente [*desiderium*], quel qu'il soit. Et par mal tout genre de tristesse, et surtout ce qui déçoit l'attente. Nous avons en effet montré plus haut (dans le scolie de la proposition 9 de cette partie) que ce n'est pas parce que nous jugeons que quelque chose est un bien que nous le désirons, mais au contraire que c'est ce que nous désirons que nous nommons un bien ; et par conséquent nous appelons mal ce pour quoi nous avons de l'aversion ; et donc chacun juge ou estime selon son affect ce qui est bien, mal, meilleur, pire, et enfin ce qui est le meilleur et le pire ».

De la même manière, la *pereživanie*, nous dit Vygotski, est une interprétation du milieu : ce qui peut se comprendre comme une évaluation affective de la situation en termes de bien et de mal, ou de bon et de mauvais.

Or, dès lors que nous identifions la *pereživanie* à l'affect au sens spinoziste, il devient possible de faire une relecture des *pereživanija* des trois enfants dont nous parle Vygotski à partir des analyses spinozistes de certaines configurations affectives. Et en retour, puisque Spinoza ne s'est pas intéressé aux enfants au point d'avoir proposé une clinique de leurs expériences affectives, le recours aux analyses de Vygotski permet de jeter un regard nouveau, plus singulier, sur l'étude spinoziste de la nature et de la force des affects.

Ainsi, la *pereživanie* du benjamin, faite d'abattement et de repli sur soi, peut être identifiée à l'affect de *consternatio* (que l'on peut traduire par « épouvante », « effarement », « terreur »). La *consternatio* se dit en effet « de celui dont le désir d'éviter un mal est contrarié par l'admiration d'un mal qui lui fait peur ».

Éthique III, définitions des affects, 42 : « *Consternatio dicitur de eo, cupiditas malum vitandi coërcetur admiratio mali, quod timet* ». Cette définition fait elle-même appel à d'autres figures de l'affectivité, l'*admiratio* et la *timor*. L'« *admiratio* », c'est une figure de la passivité que de l'affectivité, puisque Spinoza précise que l'admiration, étant un arrêt et non un passage (un arrêt sur image), n'est pas un affect. Quant à la *timor*, que l'on peut traduire par « peur », elle est définie comme « le désir d'éviter par un moindre mal un mal plus grand que nous craignons [*quod metuimus*] » (définition 39). Spinoza distingue donc la peur (*timor*) et la crainte (*metus*), celle-ci n'étant pas un désir mais une tristesse (définition



13 : « la crainte est tristesse inconstante née de l'idée d'une chose future ou passée sur l'issue de laquelle nous doutons jusqu'à un certain point », c'est-à-dire non pas au point où la tristesse serait compensée par la joie de l'espoir – même si dans toute crainte il y a de l'espoir, et dans tout espoir de la crainte).

L'explication que donne Spinoza de cette définition précise que la *consternatio* naît d'une double peur : peur d'un mal premier, tellement fort qu'il interdit à l'esprit de penser, qu'il le jette dans cette figure de la coupure, de la déconnexion mentale qu'est l'admiration (il s'agit ici de l'admiration de la violence de la mère) ; et peur d'un autre mal, qui serait par exemple le moyen d'échapper au premier (ce pourrait être la disparition de la mère, ou du moins la séparation d'avec elle). Spinoza explicite alors la *consternatio* ainsi :

crainte qui retient l'homme stupéfait ou flottant [*stupefactum aut fluctuantem*] de telle sorte qu'il ne peut éloigner le mal. Je dis *stupéfait* en tant que nous comprenons son désir d'éloigner le mal comme contrarié par l'admiration. Et je dis *flottant* en tant que nous concevons ce même désir comme contrarié par la peur d'un autre mal qui également le tourmente : d'où vient qu'il ne sait pas lequel écarter des deux⁴.

Dans le cas du plus jeune des trois enfants, il n'est pas même certain qu'il ait la force psychique d'envisager une séparation d'avec la mère, un éloignement ou une disparition de la cause de son malheur. La seule admiration terrifiée de la violence de sa mère suffit à anesthésier en lui toute idée d'une échappatoire possible : ce n'est même pas la peur de la solution qui le terrifie, c'est la force obsédante de la situation dans laquelle il est plongé. On pourrait dire que sa peur, c'est-à-dire son désir d'éviter ce très grand mal par un mal moindre, est à peine formée, dans la mesure où il n'a pas la force d'imaginer cet autre mal, qui ne parvient pas pour lui à être moindre.

La *consternatio* étreint celui qui est « stupéfait ou flottant » – et on peut lire dans cette formule une alternative (Ce qui semble bien possible, puisque l'expression latine « *stupefactum aut fluctuantem* » use d'un « *aut* » qui a le plus souvent une valeur disjonctive, et non pas identifiante, contrairement à « *sive* »). Dès lors, on peut dire que le petit enfant éprouve non un flottement entre deux pensées de maux, mais la stupéfaction devant un seul mal, très grand. Sa *pereživanie* correspond dès lors en tout point à la première caractérisation de la *consternatio* donnée par Spinoza dans le scolie de la proposition 52 d'*Éthique* III (avant donc la définition de cet affect, à laquelle nous avons d'abord recouru, et qui apparaît en appendice de la troisième partie) : définissant l'admiration comme « affection de l'esprit, ou imagination de chose singulière, en tant qu'elle se trouve toute seule dans l'esprit », Spinoza précise :

⁴ *Éthique* III, définitions des affects, 42, explication.



si elle est mise en mouvement par un objet qui nous fait peur, elle est dite épouvante [*consternatio*], parce que l'admiration d'un mal tient l'homme suspendu [*suspensum*] dans la seule contemplation de ce mal au point qu'il en est incapable de penser à d'autres choses qui pourraient le lui éviter⁵.

Telle est donc la situation dans laquelle se trouve le plus jeune des enfants : il est complètement impressionné par les scènes de violence de sa mère, et son incapacité à lier l'imagination de son malheur à l'imagination d'un moyen de l'éviter est sans doute renforcée, voire pleinement déterminée, par son faible niveau de développement cognitif. D'une telle *pereživanie*, on peut dire qu'elle est une modalité de l'obsession, de l'enfermement dans la tristesse : elle est une horreur :

Le scolie de la proposition 52 d'*Éthique* III dit aussi : « si ce que nous admirons est la colère d'un homme [ici de la mère] », alors cette admiration s'appelle l'horreur (*horror*). Le texte russe use d'un terme « ужасом [*užasom*] » pouvant se traduire par « horreur », « terreur », « épouvante » ou « consternation » : voir « Проблема среды в педологии [*Problema sredy v pedologii* : Le problème du milieu en pédologie] », p. 73.

Il s'agit d'une horreur qui se limite à la seule imagination, très confuse, du mal éprouvé. L'enfant est impuissant à envisager du coup les moyens de s'en déprendre, encore plus à comprendre les ressorts d'une telle horreur : il est submergé par une telle *pereživanie*, aveuglé par elle (« подавлен [*podavlen*] » dit le texte russe, soit « déprimé », « accablé », « écrasé » (*ibid.*). D'où une très faible conscience de la situation, et un très faible pouvoir d'agir sur elle : l'enfant est abattu, sa parole même est troublée, voire arrêtée. Il bégaye, nous dit en effet Vygotski, et ce bégaiement est comme la traduction physiologique de l'admiration horrifiée qu'il éprouve, et qui est une « répétition avec répétition », une répétition qui ne produit pas une action, une activité d'affirmation de soi, mais demeure répétition en boucle, absence de passage à autre chose, impasse de la puissance d'agir.

L'expression que nous utilisons ici, « répétition avec répétition », s'oppose à celle de N. Bernstein par laquelle il définit une répétition réussie, à savoir « répétition sans répétition » (expression chère à Yves Clot). Pour N. Bernstein, l'acquisition d'une habileté corporelle se fait par la répétition d'un mouvement, et cette répétition, en tant qu'elle nous permet peu à peu de mieux accomplir le mouvement, est non une répétition passive, à l'identique, mais une répétition transformatrice, qui réussit à changer le mouvement répété. N. Bernstein s'oppose à l'idée que l'acquisition d'une compétence motrice puisse se faire, de manière mécanique et purement répétitive, en « battant un chemin [*beating a trail*] » ou bien en « imprimant une certaine trace [*imprinting a certain trace*] », pour la simple et bonne raison que celui qui apprend à réaliser un mouvement ne sait pas d'abord le faire : il n'y a donc aucun chemin à battre, et il ne s'agit certainement pas d'imprimer une trace à partir de premiers mouvements qui sont faux, maladroits. Ce qui est répété, ce ne sont pas les moyens de résoudre un problème moteur, mais le processus de sa résolution, à travers la transformation et l'amélioration de ses moyens.

⁵ La définition de la *consternatio* donnée dans l'appendice de la troisième partie (définition 42) peut en fait elle-même être comprise comme ne renvoyant qu'à une seule pensée, celle du mal admiré : le latin, qui n'utilise pas d'articles (définis ou indéfinis), peut en effet se traduire par « l'épouvante se dit de celui dont le désir d'éviter le mal est contrarié par l'admiration du mal qui fait peur ». Le mal qu'on désire éviter est alors le même que celui qui est admiré, et c'est cette admiration, pétrifiant l'individu, qui l'empêche d'imaginer comment lui échapper.

Parfois même, précise Vygotski, l'enfant perd totalement l'usage de la parole, il est sans voix⁶ – être sans voix étant « l'expression » même de la stupéfaction, d'une interdiction de penser, et donc de passer, à autre chose. La pensée verbale est définie par Vygotski comme une activité de liaison – liaison des concepts, mais aussi liaison sociale : l'expérience affective du plus jeune des enfants est celle de la déliaison, intra-psychique autant qu'inter-psychique.

En somme, le premier enfant est complètement incapable de passer à la *pereživanie* au carré, à la *pereživanie* qui a pour objet ses propres *pereživaniija*, c'est-à-dire à une conscience affective qui prenne pour objets ses propres expériences affectives de peur, d'horreur, de consternation : il ne passe pas à une conscience un peu plus claire de la situation, qui serait en même temps la possible affirmation d'une puissance sur elle. Son désir d'agir est barré, son aptitude à affecter et à être affecté est tout entière absorbée dans sa terreur ; ses réflexes – à commencer par ses mots – sont figés, ossifiés – au mieux peuvent-ils se répéter, mais sans pouvoir changer de système, sans pouvoir s'associer, sans pouvoir signifier. Le plus jeune enfant, ainsi, n'a pas d'autre conscience affective de la situation que celle qui est prise dans les rets de sa propre *pereživanie*, dans l'impasse de sa *consternatio*.

La présentation du cas du plus jeune enfant indique qu'il est dans un état d'« accablement complet », de « totale impuissance » (p. 114) ; le texte russe utilise deux fois du terme « impuissance », « détresse ». Ce que vit cet enfant est proche de ce que la psychanalyse freudienne appelle le « désaide » (*Hilflosigkeit*), caractérisant la détresse du nourrisson qui ne peut compter sur ses propres forces, et qui ne peut être sorti de ce désarroi que par la force de la mère – Freud précisant que les cris puis la parole sont le seul moyen, pour le petit enfant, d'activer cette aide extérieure. Or le jeune enfant dont Vygotski présente le cas n'arrive même plus à parler, ou à bien parler, c'est-à-dire à trouver en lui le moyen d'obtenir l'aide de l'autre (sans doute parce qu'il a fait, à plusieurs reprises, l'expérience de l'impuissance de ce moyen linguistique, dès lors que la réponse de la mère est toujours celle de la violence). L'enfant est donc reconduit à cette expérience du « désaide », à propos de laquelle A. Green avertit : « l'*Hilflosigkeit*, cette détresse psychique de l'enfant, est l'angoisse la plus redoutable, la plus redoutée, celle dont il faut prévenir le retour à tout prix », (*Le discours vivant : la conception psychanalytique de l'affect*, PUF, 1973, p. 96).

Le deuxième enfant, quant à lui, expérimente une autre *pereživanie*. Ou plutôt, il éprouve une autre forme de *consternatio* : une épouvante non plus structurée, comme celle de son jeune frère, par la stupéfaction, mais par la fluctuation (« *stupefactum aut fluctuantem* »). Le prisme par lequel la violence de la situation s'exprime en lui – et par lui – n'est donc pas de même nature : alors que la *pereživanie* du plus jeune est une *pereživanie* de la seule tristesse, celle d'une peur enfermée dans l'admiration du mal, la *pereživanie* du cadet est quant à elle certes faite de tristesse (avec l'idée de la

⁶ « Le problème du milieu en pédologie », p. 113.



mère comme cause : l'enfant éprouve ainsi une haine immense pour sa mère), mais elle est aussi constituée par une joie : le cadet, dont le niveau de développement cognitif et affectif est sans doute supérieur à celui du benjamin, a en effet l'idée de sa mère *aussi* comme cause d'un secours, ou d'un recours, comme cause d'une joie donc, c'est-à-dire comme objet d'un amour. La mère pour lui ne se réduit pas, par conséquent, à une pure source de violence ; elle est perçue aussi, par exemple, comme celle qui lui prodigue quelques soins, qui le nourrit, qui, malgré tout, le réjouit parfois – et donc l'aime en quelque manière. Dès lors, l'expérience affective du second enfant est celle de la contrariété interne, du conflit psychique, d'une ambivalence qui le jette à la fois dans un profond attachement et dans un profond rejet à l'égard de la mère : amour et haine simultanés de la mère, balancement intense entre deux affects qui s'opposent, la *pereživanie* du cadet se dit, en langage spinoziste, « flottement de l'âme [*fluctuatio animi*] », défini comme « état de l'esprit, qui naît de deux affects contraires » (*Éthique* III, 17, scolie.). Ainsi, l'enfant est lui aussi contrarié dans sa puissance d'agir, il vit lui aussi une forme d'inhibition de la pensée, il éprouve, tout comme son jeune frère, une *suspension* de sa puissance : une suspension de la puissance d'agir et de penser qui n'est toutefois pas due à un seul affect, structuré par l'admiration, mais au tiraillement entre deux affects contraires – une suspension non pas admirative, donc, mais fluctuante, qui lui fait vouloir ce qu'il ne veut pas, et ne pas vouloir ce qu'il veut.

Voir la fin du scolie de la proposition 39 d'*Éthique* III : « cet affect par lequel l'homme est disposé à ne pas vouloir ce qu'il veut, ou à vouloir ce qu'il ne veut pas, s'appelle la peur [*timor*], qui partant n'est rien d'autre que la *crainte* [*metus*], en tant que l'homme est disposé par elle à éviter un mal, qu'il juge devoir se produire, par un moindre mal [...]. Si le désir d'éviter un mal devant se produire est contrarié par la peur d'un autre mal, de telle sorte qu'on ne sache quoi préférer, alors la crainte est nommée épouvante [*consternatio*], surtout si chacun des deux maux dont on a peur est des plus grands ». Manifestement, Spinoza a été très intéressé par l'analyse de cette expérience affective de la *consternatio* ; et on voit avec quelle précision cette analyse est susceptible de rencontrer des cas cliniques concrets.

Pierre Macherey appelle, à juste titre selon nous, cette configuration affective de la *timor* : « angoisse »⁷. C'est très exactement celle que décrit Vygotski lorsqu'il rapporte que le cadet, amené à l'institut, demanda à rentrer immédiatement chez lui, mais fut terrifié lorsqu'il fut question d'accéder à sa demande : la *consternatio* chez lui se manifeste comme flottement entre deux maux, hautement désirés et craints à la fois – la présence de sa mère et son absence.

C'est avec le troisième enfant, l'aîné, que l'on sort de la suspension de l'épouvante (par admiration ou par fluctuation) : Vygotski dit de lui, nous l'avons évoqué, qu'il est d'une agilité intellectuelle limitée – on imagine que les sollicitations de sa mère pour son éveil intellectuel furent peu nombreuses et peu adaptées –, mais il manifeste une maturité précoce pour son âge, faite de sérieux

⁷ P. Macherey, Introduction à l'*Éthique* de Spinoza. La troisième partie : la vie affective, PUF, 1995, p. 280 et p. 404.



et de sollicitude. Il a en réalité déjà compris la situation, nous dit Vygotski. Il est donc passé de l'expérience du *trauma* (si traumatisme pour lui il y a eu) à l'expérience d'une action possible sur la situation : il vient en aide à ses frères, il éprouve de la pitié envers sa mère, et essaie de compenser les effets dévastateurs de son comportement. Au fond, il a perçu qu'elle est malade, et qu'elle peut être dangereuse et pour ses enfants et pour elle-même : la haïr ne saurait donc modifier convenablement la situation ; son empathie peut y réussir beaucoup mieux. Quelle est, par conséquent, la *pereživanie* de cet enfant ? En langage spinoziste, elle peut se dire « bienveillance », c'est-à-dire « désir de faire du bien à qui nous fait pitié » (III, définitions des affects, 35.). L'aîné a sans doute compris ce qui exige effectivement une véritable maturité, à savoir ce « principe de vie » si simple, et pourtant si difficile à mettre en œuvre : « qu'il faut vaincre la haine par l'amour ou la générosité, et non la compenser par une haine réciproque ».

Éthique V, 10, scolie. Précisons que si nous répondons à la haine par la générosité (affect qui, pour Spinoza, est rationnel), alors il s'agit d'une forme de bienveillance qui ne naît pas de la pitié (car la pitié est une tristesse, donc un affect passionnel). Ce scolie de la proposition 10 d'*Éthique* V renvoie à celui de la proposition 46 d'*Éthique* IV : « Qui veut se venger des offenses par une haine réciproque vit à coup sûr misérablement. Tandis que qui s'emploie à triompher de la haine par l'amour combat, au contraire, dans la joie et la sécurité, tient tête avec autant de facilité à plusieurs hommes qu'à un seul, et n'a aucun besoin du secours de la fortune. Et ceux qu'il vainc perdent joyeux, d'une joie qui ne vient pas, bien sûr, du défaut de leurs forces, mais de leur accroissement : toutes choses qui suivent si clairement des seules définitions de l'amour et de l'intellect qu'il n'est pas besoin d'en faire la démonstration pas à pas ».

En somme, l'aîné accède à une *pereživanie* de ses *pereživanija* : une forme de conscience supérieure de la situation, une distanciation par rapport au milieu, qui lui permet de n'être plus englué en lui, sans savoir que faire, mais d'agir, d'être véritablement actif. Son développement est néanmoins très troublé, nous dit Vygotski ; cet enfant est d'un type très particulier – sans doute plus tout à fait un enfant avec ses intérêts et ses attitudes ordinaires : il « a grandi très vite », selon l'expression consacrée ; il est en tout cas devenu « l'unique chef de la famille »⁸, en occupant plus ou moins la fonction d'une mère pour ses frères, et d'une mère pour sa mère. En ce sens, la *pereživanie* propre de cet enfant de 10 ou 11 ans est une expérience affective complexe, cognitive et émotionnelle, qui l'a fait migrer, progressivement mais radicalement, de l'enfance à un autre âge – âge qu'il faut entendre bien sûr en un sens moins biologique que psychologique.

Dans la *pereživanie* de cet enfant s'est donc jouée à l'évidence une transformation psycho-affective, au sens d'un changement de nature, partant d'une forme de destruction de soi, lente mais

⁸ « Le problème du milieu en pédologie », p. 114. Le texte russe dit : « старшим [*starshim*] », soit « l'aîné », « l'ancien », le « doyen » de la famille (voir « Проблема среды в педологии [*Problema sredy v pedologii* : Le problème du milieu en pédologie] », p. 74).



profonde : son développement a subi un changement spectaculaire, brusque, radical, répète Vygotski ; à la ligne continue de son développement biologique s'est superposée une ligne brisée – celle d'une transformation enveloppée dans son développement psychologique :

Il en a résulté que tout le cours de son développement s'est brusquement modifié. Ce n'était pas un enfant vivant conformément à son âge avec des intérêts simples, avec une activité naturelle. C'était un enfant qui avait fortement changé dans son développement [« *whose course of normal development was severely disrupted* », dit la traduction anglaise], un enfant d'un autre type⁹.

De cette analyse de la *pereživanie* vygotskienne à travers la conceptualité spinoziste de la vie affective, nous pouvons tirer plusieurs enseignements, concernant le rapport entre conscience et affectivité.

D'abord, nous dirons que la *pereživanie* est tout autant déterminée que déterminante, constituée que constituante : elle exprime d'un côté la force d'une situation sociale dans une individualité singulière – dans une *personnalité* –, mais d'un autre côté elle est elle-même une force (nuisible ou utile) qui structure le comportement à venir de cette personnalité. À tel point qu'une *pereživanie*, en général, peut être un affect momentané, passager, ou bien durable, permanent... tant qu'une nouvelle *pereživanie* ne viendra pas y mettre fin, ou plutôt lui donner un cours nouveau. Car n'oublions jamais que la *pereživanie* vygotskienne, tout comme l'affect spinoziste, ne se réduit pas à la simple expression d'un milieu social dans une individualité psychologique : la *pereživanie* n'est pas seulement la manière dont l'environnement modifie la personnalité, mais la manière dont l'environnement se modifie dans la personnalité, et par cette personnalité. La personnalité affectée est toujours au moins cause partielle de ses propres affects, même de ceux qui s'abattent sur elle, même de ceux qui la rendent au plus haut point passive. Il y a toujours un minimum d'activité vivante dans la manière dont une personnalité est affectée par le poids du milieu social sur elle. C'est en ce sens que la causalité allant du social à l'individuel, ou de l'inter-psychique à l'intra-psychique, n'est jamais purement linéaire, mais doit se comprendre sous la figure de la causalité réciproque, ou de la causalité récursive : l'effet (la personnalité individuelle) prend part à la manière dont la cause (le monde social) se réfléchit en lui ; l'effet détermine la manière (la *pereživanie*, l'affect) dont la cause s'exprime en lui¹⁰.

⁹ *Ibid.* (et pour la version anglaise : « *The problem of the environment* », p. 341).

¹⁰ Voir à ce propos ce que dit Y. Clot de la vitalité psychique, qui « ne s'explique donc qu'en récusant toute causalité mécanique. La base dynamique de la vitalité se modifie en cours de développement car la cause et la conséquence changent aussi de place. L'histoire du sujet et de son corps est celle de l'effet qui devient cause, de la cause changée par l'effet. C'est pourquoi les émotions ont de l'avenir. Et pour cette raison même il faut promouvoir, à la place des explications causales mécanistes, ce que Vygotski appelle des « explications historiques » », (« Vygotski : la conscience comme liaison », *op. cit.*, p. 34).



Cette dimension à la fois déterminée et déterminante de la *pereživanie* explique pourquoi elle doit être comprise comme « unité d'ensemble [единство: *yedinstvo*] » et comme « unité de base [единица: *yedinitsa*] ». Comme « unité d'ensemble », la *pereživanie* est le nœud très singulier qui se fait entre l'*ingenium* d'un individu, sa personnalité, et la puissance du social qui agit sur lui, ou plutôt à travers lui. La *pereživanie* est donc d'abord unité d'ensemble de la personnalité et du milieu :

Mais en tant qu'unité de base, la *pereživanie* est aussi (et peut-être surtout) ce à partir de quoi se forme, et se développe, une certaine conscience.

À plusieurs reprises Vygotski, dans « Le problème du milieu en pédologie », indique que l'influence de l'environnement sur le développement de l'enfant dépend de ce qu'il comprend de cet environnement, de sa manière de l'interpréter, de son « degré de conscience » de la situation en jeu : la puissance cognitive de l'enfant est donc déterminante dans la production de la *pereživanie* ressentie à l'égard de la situation vécue. Pas d'affect, nous l'avons vu, sans une certaine idée des choses envers lesquelles cet affect est éprouvé ; et comme il n'y a pas d'idée sans idée d'idée (toute idée d'objet étant simultanément conscience de quelque chose), pas d'affect sans conscience, c'est-à-dire sans évaluation de l'objet auquel est rapportée l'expérience affective. En ce sens, toute *pereživanie*, qu'elle soit simple ou complexe (qu'elle soit *pereživanie* de situations ou *pereživanie* de *pereživanija*) est produite par un certain degré de conscience de la situation vécue : elle est en elle-même idée d'idée, conscience, même très partielle, du monde social. Compréhension et conscience sont pour Vygotski structurantes dans l'expérience affective d'une situation : d'elles dépend la *pereživanie*, qui n'a donc pas seulement une dimension émotionnelle, mais aussi cognitive, ou même parfois intellectuelle. C'est que chez Vygotski, tout comme chez Spinoza, il n'y a pas d'incompatibilité entre intelligence et affectivité, entre compréhension rationnelle d'une situation et émotion ressentie à son égard ; bien au contraire, pour qu'une émotion soit rapportée à une situation – pour qu'elle soit affect ou *pereživanie* à l'égard d'un milieu déterminé –, est nécessaire un certain degré de conscience, et partant d'intelligence, de la situation.

Mais la *pereživanie* de l'enfant n'est pas seulement ce qui dépend de l'intelligence ou de la conscience de l'enfant ; la *pereživanie* est aussi ce qui se produit en produisant, éventuellement, une nouvelle forme de conscience des choses. Il se peut en effet que la *pereživanie* s'étende, se réfléchisse – et ne demeure pas enfermée en elle-même, en son degré faible de conscience confuse : de l'épouvante ressentie devant la violence d'une mère à la pleine intelligence de la situation constitutive d'une bienveillance pour ses proches, il y a le passage d'une conscience absorbée dans l'admiration d'un mal



à une conscience prenant pour objet ses propres affects, les com-prenant, et pouvant dès lors agir sur la situation.

Les différents degrés de conscience de la situation, entre les trois enfants, sont résumés ainsi dans « Le problème du milieu en pédologie » : « L'un l'a vécu[e] comme une terreur irraisonnée, incompréhensible, qui le précipitait dans un état d'impuissance. L'autre l'a vécu[e] en la comprenant comme un conflit entre attachement et sentiment aigu de peur, de haine et de ressentiment. Et le troisième l'a vécu[e] dans une certaine mesure comme un enfant de 10-11 ans peut déjà percevoir le malheur qui s'est abattu sur la famille et l'oblige à tout mettre de côté pour tenter d'atténuer ce drame en aidant la mère malade et les enfants », p. 115.

Il y a le passage d'une *pereživanie* simple, suspendue dans la stupéfaction ou dans la fluctuation – conscience passive, compréhension très faible, presque nulle, de soi et du monde –, à une *pereživanie* de ses *pereživanija* – conscience active, compréhension claire et distincte de sa puissance d'agir dans le monde. Dans « La conscience comme problème de la psychologie du comportement », où la conscience est définie comme *pereživanie* de *pereživanija*, Vygotski parle essentiellement de cette forme supérieure de conscience, celle qui accompagne l'activité, celle qui, à travers un *affect*, n'a pas seulement pour objet une situation sociale qu'elle évalue, mais a pour objet ses *affects* mêmes à l'égard de cette situation, et ce afin de la modifier en quelque chose de nouveau, de différent. La conscience entendue comme *pereživanie* de *pereživanija* a donc ceci de particulier qu'elle a pour objet non pas n'importe quelle situation vécue, mais le vécu de la situation elle-même : un vécu qui, par cette prise de conscience, est réorganisé, réordonné, de telle sorte qu'il n'est plus subi passivement, mais devient une ressource pour agir, et modifier la situation. « L'expérience vécue d'expériences vécues », pour reprendre la formule de Françoise Sève, est une conscience de consciences, une conscience *réfléchie* de consciences *réflexes* – une conscience devenue adéquate d'expériences d'abord confusément senties : l'expérience vécue (*pereživanie*) devient bel et bien expérience pleinement vivante (*pereživanie* de *pereživanija*) – nous devrions donc dire, pour définir la conscience au sens fort, « expérience vivante d'expériences vécues ».

Telle est peut-être la raison de ce dernier pluriel : il faut plusieurs expériences vécues pour en former une expérience vivante qui équivaut à une conscience intelligente. Car une telle conscience nécessairement « pense plusieurs choses en même temps », pour en découvrir les propriétés (« les convenances, les différences et les oppositions »). Si la conscience inadéquate, passive et partielle, peut être réflexivité réflexe à partir d'une seule expérience vécue, en revanche la conscience adéquate, active et totale, est nécessairement réflexivité réfléchie à partir de plusieurs expériences vécues. La conscience intelligente – celle qui accède notamment à une psychologie adéquate de l'affectivité – est l'expérience vivante d'une réflexion sur les affects.

D'ordinaire, la parole devient chez l'enfant de plus en plus consciente à mesure que les mots sont retournés à ceux qui les ont d'abord énoncés. Mais si cette parole, par exemple chez les sourds-muets, ne se développe pas, si elle « se fige au stade du cri réflexe », c'est :

non pas parce que chez eux les centres de la parole sont atteints mais parce qu'en l'absence d'ouïe la faculté que le réflexe verbal a d'être réversible est paralysée. La parole n'est pas renvoyée en tant qu'excitant à celui-là même qui parle. C'est pourquoi elle est inconsciente et non sociale¹¹.

L'enjeu dès lors d'une éducation des personnes déficientes, afin que leur déficience ne dégénère pas en handicap social, est de trouver les moyens de ranimer la réversibilité perturbée des réflexes¹². Et il en va sans doute de même dans le cas du benjamin de la fratrie, c'est-à-dire lorsque la déficience (le bégaiement, voire l'incapacité à parler) n'a pas une cause physiologique, mais affective. C'est à cette condition que la conscience de soi et des autres, et partant une certaine maîtrise de son propre comportement, peuvent être développées. Une telle perspective, que l'on pourrait dire éthique, se retrouve dans l'idée spinoziste d'une proportionnalité entre l'amplitude de la conscience dans l'esprit et l'amplitude de l'aptitude affective dans le corps : la *réflexivité*, caractéristique de la conscience, est corrélative de la *réversibilité*, caractéristique d'un certain type de réflexe ou d'affection corporelle.

En effet, une haute conscience de soi, de Dieu et des choses – que valorise la fin de l'*Éthique* – dépend de la haute activité du corps, dont Spinoza nous dit qu'elle tient à la force de son aptitude, *réversible*, à affecter et à être affecté : être susceptible d'être beaucoup affecté à la fois n'est en effet pas, pour Spinoza, être grandement passif (la passivité est au contraire une réduction ou un enfermement en soi de la sensibilité affective) ; plus un corps est capable d'être affecté par de nombreuses affections en même temps, plus il peut devenir actif, et plus il est apte à affecter – à affecter les autres corps, mais aussi à s'affecter lui-même dans cette réversibilité de l'affecté et de l'affectant.

Un corps actif est un corps apte à une haute réversibilité de son aptitude affective, à une haute capacité à avoir des affections, à la fois causées et causantes, ou encore, dirait Vygotski, des réflexes, à la fois stimulés et stimulants. Par ces réflexes réversibles, le corps est simultanément affecté et affectant, et même auto-affecté ou auto-affectant – cette réversibilité du réflexe corporel étant, du point de vue psychique, la réflexivité de la conscience – conscience vivante d'un corps existant en acte,

¹¹ « La conscience comme problème de la psychologie du comportement », art. cit., p. 91.

¹² Dans un prochain travail, nous souhaiterions mobiliser les textes qu'a consacrés Vygotski à la *Défectologie et la déficience mentale*, pour penser de façon plus approfondie l'éducation, ou la « rééducation », d'un point de vue spinozo-vygotskien.



affecté et affectant. Vygotski et Spinoza, chacun à sa manière mais en des mouvements convergents, nous indiquent donc la voie d'une conscience en développement, d'une conscience de plus en plus puissante : conscience individualisée dans et par le social, forme supérieure, singulière, de la puissance du commun, puisqu'idée réflexive d'un corps réversible, d'un corps affectif apte à s'auto-affecter dès lors qu'il est hautement apte à être affecté et affectant.